

DE LA RECTITUDE POLITIQUE À LA RECTITUDE ÉPISTÉMIQUE. LES PROPHÈTES DE LA « CHAIRE » DANS L'ÉDUCATION SUPÉRIEURE

Marc CHEVRIER*

FROM POLITICAL CORRECTNESS TO EPISTEMIC CORRECTNESS. “PULPIT” PROPHETS IN HIGHER EDUCATION

Abstract: This article deals with what seems to be the source of political or moral correctness in the academia, namely the confusion of the scholar and the prophet, one of the themes of sociologist Max Weber's 1917 and 1919 lectures on the vocation of the scholar and the politician. Far from condemning prophecy, the rationality of which he had identified in his work as a sociologist of religion, Weber believed that it had no place in the university, where the professor was exposed to three forms of corruption : acting as a prophet, a demagogue or a political leader. Despite the dangers of prophecy in academia exposed by Weber, it seems that contemporary social science and philosophy have remained deaf to a strict separation between science and prophecy. The skepticism that the social sciences have developed towards science itself, the cultural relativism, the trial of reason, the priority given henceforth to the search for the useful and the just over the truth, the prestige of critical thought, dispensing a moral law capable of social enforcement, have thus contributed to give contemporary science a moral stridency coupled with a promise of redemption or social repentance.

Keywords: *Political correctness, universities, science, prophecy, relativism, Weber.*

Introduction. La vision wébérienne de la science à l'université¹

La notion de « rectitude politique » s'est peu à peu imposée aussi bien dans le discours savant que dans les médias pour désigner une forme de pensée jouissant du fait même de son énonciation d'une évidence démonstrative et d'une supériorité morale qui la rendraient imperméable à la critique et qui jetteraient ainsi le soupçon sur quiconque entreprendrait de remettre en cause les injonctions de cette rectitude. Si cette forme de pensée

* Professeur de science politique, Université du Québec à Montréal

¹ Le présent article constitue une nouvelle version, revue et augmentée, d'un texte paru dans l'ouvrage dirigé par Rachad Antonius et Normand Baillargeon, *Identité, « race », liberté d'expression. Perspectives critiques sur certains débats qui fracturent la gauche*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, p. 27-45.

irréfragable semble se manifester diversement dans les médias et le discours social, ce serait toutefois une erreur de considérer que le monde de l'éducation supérieure lui serait étranger. En réalité, la rectitude politique s'appuie sur un puissant relais épistémique qui lui fournit ses arguments, ses concepts et ses arènes, telles que les universités, les lycées et les collèges de l'enseignement supérieur. Ce qui pose la question de la frontière entre le savoir et la morale, entre l'analyse et l'engagement militant, question fondamentale qu'avait examinée il y a plus de cent ans le sociologue Max Weber, à l'occasion d'une conférence célèbre prononcée à Munich, le 7 novembre 1917, *Wissenschaft als Beruf*, suivie en 1919 d'une autre, *Politik als Beruf*; qu'on pourrait traduire en français : « Le métier et la vocation de savant », « Le métier et la vocation d'homme politique » (Weber, 1963). Ces deux conférences eurent lieu dans une des périodes les plus critiques de l'histoire européenne, embrasée par la Révolution d'Octobre 1917 en Russie et par la Grande Guerre qui épuisa le Reich de Guillaume II, dissous en 1919 avec l'armistice, la guerre civile et la République proclamée à Weimar.

Ces conférences renvoient à la notion allemande de *Beruf*, si importante dans la sociologie de Weber², quoique difficile à traduire en français, laquelle peut désigner un métier, une tâche régulière, une vocation, voire un appel. Par l'emploi de ce terme, Weber chercha visiblement, outre à cerner les limites du magistère scientifique, à affirmer l'autonomie de la science vis-à-vis des autres sphères d'activités humaines, en particulier la politique. Un interprète de Weber, Raymond Aron, a remarqué que le savant allemand « n'a cessé de souligner que la politique n'avait rien à faire dans les salles de cours. » Ainsi, « [o]n ne peut être en même temps homme d'action et homme d'études, sans porter atteinte à la dignité de l'un et de l'autre métier, sans manquer à la vocation et de l'un et de l'autre. » (1963: 7-8) Par sa défense de la science contre la politique, Weber nous prévient, selon Aron, contre deux tentations : tout d'abord, celle « de corrompre la pureté de la pensée rationnelle en y mêlant des prises de position politiques ou des effusions sentimentales » ; et ensuite, celle de fausser « la signification de la science en lui prêtant la capacité de saisir le secret de la nature ou de l'homme. » (1963: 14) Dans la théorie de la science de Weber, la vérité demeure le but même de cette activité, à cela près que la science moderne consiste en un processus essentiellement inachevé, gouverné et garanti par l'objectivité ; « cette dernière, écrit Aron, étant définie par la validité de la science pour tous ceux qui cherchent ce type de vérité, et par le refus des jugements de valeur. » (Aron 1967: 503)

De la conception wébérienne de la science, Aron déduisit d'ailleurs trois « libertés » constitutives de la communauté des sciences sociales. Il est

² Voir ce qu'en dit l'auteur dans le chapitre 1, section 3. La notion de *Beruf* chez Luther, de *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Weber (1967).

bon de les rappeler ici. 1- En premier lieu, la liberté d'enquête à l'égard des faits, soit « l'absence de restriction dans la recherche et l'établissement des faits eux-mêmes », ce qui implique « le droit de présenter les faits bruts et de les distinguer des interprétations. » 2- En deuxième lieu, la liberté de critique et d'examen, valable non seulement pour les « résultats partiels de la recherche », mais aussi pour les fondements et les méthodes de la science. 3- Enfin, la liberté de désenchanter le réel, ce qui suppose, dans le domaine politique, que le chercheur ait toute la latitude d'enseigner l'imperfection inhérente à tout régime politique, y compris la démocratie, si bien que « [l]a première leçon qu'un sociologue doit transmettre à ses étudiants, quitte à décevoir leur ardeur de croire et de servir, est qu'il n'y a jamais eu de régime parfait. » (Aron 1963: 20) Pour Aron, il est rare, sinon inhumain qu'un chercheur à lui seul use « simultanément et sans limites » (Aron 1963: 21) de ces trois libertés indispensables à la communauté scientifique. Ces libertés sont constitutives d'une science critique, sans laquelle l'histoire ou la sociologie glisserait « de la connaissance positive à la mythologie. » (*Ibid.*)

L'Université sous l'emprise de l'appel prophétique

Toutefois, pour comprendre la vision wébérienne de la science, il importe d'aller au-delà des libertés gouvernant la science critique et de saisir ce contre quoi bute la neutralité axiologique chère à cette vision³. Ce « quoi » est essentiellement théologique. Sociologue des religions, Weber voit la science moderne se développer en prenant ses distances d'avec la prophétie religieuse. Cette dernière aussi incline à la rationalisation de la vie et du monde, mais sous l'empire de l'Un, d'une éthique intégrale assujettissant toutes les dimensions de l'existence à ses préceptes. Pour Weber, la science découvre le polythéisme des valeurs irréductible que le christianisme avait réussi pendant mille ans à habiller de son héroïque éthique unitaire. En novembre 1917, il dit à ce sujet : « Le rationalisme grandiose, sous-jacent à la conduite sciemment éthique de notre vie qui jaillit de toutes les prophéties religieuses, a détrôné le polythéisme au profit de l'« Unique dont nous avons besoin. » » (Weber 1963: 85) Cependant, la soif de prophétie animait encore les jeunes générations désorientées par l'affaiblissement du « pathos grandiose de l'éthique chrétienne » qui en cherchaient désespérément des succédanés. (Weber 1963: 86)

Or, l'université elle-même tend un terreau fertile à la quête prophétique. Weber distingue trois formes corrompues de professorat auxquelles conduit l'abandon de la neutralité axiologique en science : le prophète, le démagogue et le chef politique. Que Weber reproche-t-il au professeur qui délaisse cette

³ On est revenu récemment sur la notion de neutralité axiologique à l'université, à partir de Max Weber. Voir Garrigou, 2021.

neutralité ? Le professeur qui abuserait de son autorité en classe pour prendre position sur les problèmes sociopolitiques de son temps, pour prôner un nouveau régime ou pour exempter de la critique toute conception idéale ou utopique de la cité, manquerait à la « probité intellectuelle » et à son devoir. Selon Weber, il n'appartient pas au professeur de se prononcer sur la valeur de la culture et de ses œuvres particulières ou sur les actions politiques à prendre. « Si l'on me demandait maintenant pourquoi cette dernière série de questions doit être exclue d'un amphithéâtre, je répondrai que le prophète et le démagogue n'ont pas leur place dans une chaire universitaire. » (Weber 1963: 81) Ce faisant, l'enseignant prophète ou démagogue outrepassa son autorité devant une classe captive, à la merci de la notation professorale. En effet, le professeur monopolise la parole alors que les étudiants doivent observer le silence. C'est pourquoi Weber dit au prophète ou au pédagogue prêchant en chaire : « "Va dans la rue et parle au public" ce qui veut dire là où l'on peut te critiquer. » (*Ibid.*) De plus, le professeur prophète prétend résoudre « scientifiquement » ce qui relève toutefois du jugement de valeur, voire de la conception du divin ou de la métaphysique qui anime la société et pénètre dans les cœurs. En fin de compte, fort de son autorité magistrale en classe, le professeur prophétisant administre un jugement de valeur déguisé en pseudo-énoncé scientifique, sans s'exposer à l'épreuve dialectique de la critique.

Cependant, observe Weber, c'est la jeunesse elle-même qui se détournait de la science et recherchait autre chose qu'un savant ; en effet, « elle espère trouver un *chef* et non un *professeur*. » (Weber 1963: 86) Or, la qualité d'un chef se reconnaît à la capacité de conduire l'action dans la vie pratique, qualité qui, selon Weber, relève du pur hasard, et n'a rien de consubstantiel à celle de professeur. À ce dernier, le sociologue ne nie pas nécessairement tout engagement politique ; si le professeur se sent appelé par la défense d'une conception du monde et la lutte partisane, qu'il descende alors de la chaire et aille se jeter dans la mêlée. On comprend toutefois que les avertissements de Weber ne dressaient qu'une frêle clôture, que nombre de professeurs de son temps avaient enjambée sans frein aucun.

La distinction entre la science et l'appel prophétique importe beaucoup à Weber. En tant que vocation, la science vise « la spécialisation au service de la prise de conscience de nous-mêmes et de la connaissance des rapports objectifs. » « Elle n'est pas une grâce qu'un visionnaire ou un prophète auraient reçue en vue de dispenser le salut de l'âme, ou des révélations ». (Weber 1963: 92) Elle ne participe pas non plus « de la méditation des sages et des philosophies qui s'interrogent sur le *sens* du monde. » On peut certes, comme Tolstoï, deviser des défaillances de la science, il demeure que demander à un professeur de fournir le sens ultime de l'existence ou d'organiser nos vies, c'est là attendre de lui un prophète ou un sauveur. Weber est formel, le prophétisme en chaire est à la fois vain et trompeur :

Et si ce sauveur n'existe plus ou bien si son message n'est plus entendu, soyez certains que vous ne réussirez pas à le faire descendre sur terre tout simplement parce que des milliers de professeurs, transformés en petits prophètes privilégiés et stipendiés par l'État, essayent de jouer ce rôle dans un amphithéâtre. Par ce moyen vous ne réussirez qu'à faire une chose, à empêcher la jeune génération de se rendre compte de ce fait décisif : le prophète, que tant de membres de la jeune génération appellent de tous leurs vœux, n'existe pas. Au surplus vous les empêcherez de saisir toute la signification de cette absence. (Weber 1963: 92)

En somme, le prophète universitaire commet une double duperie ; il berne la jeunesse, en nourrissant ses attentes mystiques ou métaphysiques sous le couvert d'une pseudoscience ; il choque aussi le véritable croyant, qui pourrait s'offenser de ce qu'on propage sans vergogne des succédanés de prophétie. De plus, adhérer à la prophétie, selon Weber, suppose un « sacrifice de l'intellect », que le disciple consentirait au prophète ou le croyant à l'Église. Or, selon Weber, les âmes à son époque étaient habitées par le désir ardent de meubler leur vide et se remplissaient ainsi d'ersatz de religion. En particulier, la jeunesse aspirait à des expériences communautaires où nouer « une relation religieuse, cosmique ou mystique ». Cependant, « en l'absence de toute prophétie nouvelle et authentique », les universitaires-prophètes s'efforcent de retrouver le sens perdu des communautés religieuses d'autrefois. En définitive, les prophéties en chaire « n'ont finalement d'autres résultats que de former des sectes de fanatiques, mais jamais de véritables communautés. » (Weber 1963: 96) Au vrai, retourner vivre sa foi, en silence, dans une vieille église paraît à Weber un choix moralement plus intègre que celui « d'éluder la simple probité intellectuelle » et de propager des prophéties savantes pratiquant un « relativisme précaire » confortable. (Weber 1963: 97)

Si Weber défend fermement la science, il ne condamne pas pour autant la prophétie. Il cite en conclusion un oracle d'Isaïe (IS, 21,11-12), rendant ainsi hommage au grand prophète messianique d'Israël, pourfendeur de l'hypocrisie des cultes et de l'injustice. Depuis la nuit des temps, on guette la venue du sauveur, comme des sentinelles qui se relaient au petit matin. Pour Weber, l'attente a cependant assez duré ; pour répondre « aux demandes de chaque jour », il préfère se livrer au démon de la science plutôt qu'à tout autre.

Le professeur prophète vu à l'aune de la sociologie des religions

En tant que sociologue des religions, Weber avait déjà approfondi le prophétisme religieux. Dans sa *Sociologie de la religion* composée vers 1913 et incluse dans le deuxième tome d'*Économie et société*, le savant avait notamment comparé le prophète avec l'enseignant. Le prophète aussi enseigne l'éthique ou cherche même à convaincre des disciples « de créer un nouvel ordre éthique. » (Weber 2013: 161-162) Cependant, le « porteur d'une

éthique philosophique ou le réformateur social », tel que Platon ou Confucius, ne pouvait être considéré comme prophète. Il se démarque « par l'absence d'une *prédication* émotionnelle inscrite dans une actualité : c'est là la spécificité du prophète, qu'elle prenne la forme du discours, de pamphlets ou de révélations diffusées par l'écrit. » (Weber 2013: 163-164) Ainsi, le prophète, ajoute Weber, « est constamment plus proche du démagogue ou du publiciste politique que de "l'entreprise" permanente d'un enseignant. » (Weber 2013: 164) Dans ce passage se profile ainsi l'éducateur prédicateur dont l'activité voisine la démagogie et l'action publique. Malgré tout ce qui peut rapprocher philosophes et prophètes, ces derniers ont de propre de proclamer « une vérité de salut religieuse fondée sur une révélation personnelle. » (Weber 2013: 165) Mais là encore, la recherche du salut ne définit pas à elle seule un prophète. Il manque aux simples réformateurs religieux, pensons à Luther et Calvin, un élément déterminant, soit la prétention de « prendre la parole en vertu d'une révélation nouvelle dans son contenu. » (Weber 2013: 165)

Dans un autre de ses ouvrages, *Le Judaïsme antique*, publié vers 1917-1918, Weber distingue le prophète de salut royal, fonctionnaire à la cour qui prodigue « des promesses de bonheur », du prophète de malheur. Ce dernier propage des oracles sans ni les monnayer ni en faire un métier, et porte une parole contestataire du pouvoir, inspirée par des extases émotionnelles successives. Du reste, selon Weber, les premières « prophéties rationnelles » sont nées du judaïsme antique. (2010: 370) Dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, il érigea même le prophétisme judaïque en premier moteur du désenchantement du monde, car le prophète refusait « tous les moyens magiques d'atteindre au salut. » (1967: 117) Weber brossa aussi un portrait assez flatteur du prophète juif qui exerçait une forme de magistère neutre, au-dessus des partis, en se gardant de défendre quelque « État idéal ». Jamais la prophétie, écrit-il, « ne fit l'expérience [...] de conseiller les puissants pour les aider à traduire dans la réalité des idéaux politiques orientés dans le sens d'une éthique sociale. » (2010: 461-462) De plus, Weber dissocie le prophète de tout mysticisme, éthique de la délivrance de l'âme ou gnose métaphysique ; il ne cherche pas à se diviniser lui-même, mais plutôt à se rapporter à un Dieu souverain « absolument *intelligible* » à l'entendement humain. (2010: 513) Cependant, dans sa *Sociologie des religions*, Weber avait rapproché le prophète du « démagogue despotique à l'égard des laïcs », dont la parole tribunitienne concurrence la grâce ritualiste des prêtres. (2013: 203) Notons aussi que pour Weber, le prophète ne touche pas de salaire ou de rétribution : sa parole ou ses gestes sont non monnayables. (2013: 155)

On voit dès lors que le prophète universitaire ne coïncide pas tout à fait avec le portrait que Weber avait déjà brossé du prophète authentiquement religieux, ne serait-ce que par le fait que le premier exerce une charge rétribuée, voire fonctionnarisée, qui l'expose au danger du mercenariat

servile, caractéristique selon Pétrarque d'un usage vénal de la culture. (1999: 97) À vrai dire, le prophète universitaire réaliserait un mélange entre le prophète de salut royal et le prophète de malheur, en ce qu'il prodigue des promesses de salut sécularisé et invite ses contemporains à se réformer, à se repentir ou à extirper la société de ses fléaux. Et rien n'indique que les prophètes en chaire visés par Weber se soient gardés de conseiller le pouvoir en place pour édifier un État idéal ou de se mêler de politique partisane. Weber traite aussi dans sa *Sociologie de la religion* de la cure des âmes, qu'il associe plutôt au prêtre, bien qu'elle soit « un produit des religions prophétiques révélées. » (2013: 197-198) À voir comment des théories nées en chaire ont prôné la réforme des mœurs, des comportements, des pensées et des sentiments, et promulgué, en les accompagnant de sanctions et d'anathèmes, des codes, des manuels et des politiques destinés à la régulation intellectuelle et morale des activités privées et publiques, on s'aperçoit que le prophète universitaire s'écarte de la rigueur éthique à laquelle le prophète religieux s'est traditionnellement astreint. Le prophète en chaire se distingue justement par le fait qu'il ne se cantonne pas à la « chaire » ; il propage ses idées par la surexposition médiatique et confond son travail avec une forme de sacerdoce militant, qui voit à l'application scrupuleuse de ses visions par les bureaucraties publiques et privées, dont celles de l'enseignement supérieur où il œuvre et cumule les bénéfices monétaires et symboliques que rapporte son missionariat. En somme, le prophète titularisé en chaire offre une parodie aussi bien du vrai prophète, du prêtre que du savant.

Le scepticisme et le relativisme à l'assaut de la science universitaire

La distinction wébérienne entre détermination de fait et jugement de valeur, de même que la proscription de ce dernier en science se sont certes exposées à de nombreuses critiques. Le philosophe Leo Strauss a montré que la sociologie ne peut fonctionner sans cadre de référence initial ou que l'histoire s'appuie sur des jugements de valeur, ne serait-ce que pour garantir l'objectivité même de l'historien⁴. Cependant, il est peu vraisemblable que les analyses de Strauss aient entraîné les sciences sociales et la philosophie à ignorer les objurgations de Max Weber contre les corruptions prophétiques de l'université. Sur les raisons d'une telle dérive, il y aurait beaucoup à dire. Limitons-nous ici à quelques points.

Le premier regarde le persistant, sinon le croissant scepticisme que la science universitaire a nourri contre elle-même, en raison de l'ascendant de théories qui remettent en cause le primat ou la consistance même de l'idée de vérité en science, et de son corollaire, l'objectivité. Il est vrai que le scepticisme à l'égard de la science a toujours accompagné sa progression.

⁴ Voir notamment le chapitre II consacré à Weber (Strauss 1986).

Même la défense wébérienne de la science comme vocation comporte une part de scepticisme. Cependant, après que l'éducation supérieure au cours du XX^e siècle eut subi, peu ou prou, l'emprise de religions séculières et politiques comme le marxisme, l'université libérale contemporaine, bien loin de renouveler l'idéal de la neutralité axiologique, l'a mis à mal. Ainsi, en sciences sociales et en philosophie, on a contesté la pertinence ou la possibilité de l'objectivité, de la méthode et de la vérité en science. Cette science sceptique d'elle-même tolère ou encourage l'abolition des frontières entre l'analyse et la réforme, la compréhension et le jugement, le fait et la valeur, le savant et le militant, l'être et le devoir-être.

Ce scepticisme s'est fortifié de deux formes de relativisme, promptes à détrôner l'idée de vérité en science et à rendre vaine ou inauthentique la poursuite de l'objectivité. Comme l'a montré le sociologue Raymond Boudon, ce relativisme est tout d'abord cognitif; il réduit la science à des constructions qui répondent aux habitudes mentales, aux intérêts, sinon aux mythologies de groupes restreints qui se disputent des titres de scientificité. Pour le postmodernisme, la science vaut même un simple jeu de langage, un savoir parmi d'autres, voué à servir des systèmes externes — l'État, l'économie, les médias (Lyotard 1979). Cognitif, ce relativisme devient culturel, dès lors qu'il insiste sur l'irréductible mutabilité des cultures et des normes humaines et sur l'impossibilité d'établir entre elles une quelconque hiérarchie ou échelle de signification. La science est dès lors condamnée à satisfaire les intérêts des dominants dans la société et reconduit souvent des rapports de force sous couvert de grands récits manipulateurs, qui reproduisent les préjugés établis. Vue de cette façon, la science, comme tout discours, n'échappe pas à la volonté de pouvoir; frappée de soupçon, elle est présumée ignorer ou voiler l'oppression des groupes désavantagés, ou promouvoir cyniquement la position des puissants. (Pluckrose et Lindsay 2020: 41) Selon Boudon, le relativisme culturel a progressé en sciences sociales en raison de sa conformité apparente avec les exigences de l'égalitarisme. (Boudon 2003b: 32)

Le relativisme culturel postmoderne exploite aussi une faiblesse inhérente aux sciences humaines: la difficulté de mettre à l'épreuve du réel leurs théories, c'est-à-dire de falsifier toutes celles qu'elles engendrent au gré des modes intellectuelles et des changements sociaux. La validité d'une théorie est alors souvent confondue avec sa popularité dans les cercles savants et son écho dans la société. S'agissant du marxisme, un de ses grands interprètes, Leszek Kolakowski, avait justement observé que la croyance de cette idéologie en l'unité parfaite entre les fins politiques et les moyens cognitifs et pratiques pour les atteindre avait entraîné la conviction que « le succès d'un mouvement social particulier établissait la preuve de sa validité scientifique. » (2008: 1206) Il apparaît que cette croyance, qui ne s'est pas

bornée au marxisme⁵, et la difficulté plus générale de mettre les théories en sciences sociales à l'épreuve des faits ont condamné celles-ci à déverser dans l'espace public de faux savoirs. (Boudon: 2013c)

La difficulté qu'éprouvent les sciences sociales à valider leurs théories peut cependant donner libre cours à l'expression d'un irrationalisme revendiqué, qui sombre dans l'émotion, le ressentiment subjectif et le « machisme intellectuel », selon l'expression d'Ernest Gellner. (Merquior 1986: 185) La contradiction logique ne semble pas effrayer ces sciences critiques qui, d'un côté, condamnent l'injustice constitutive de telle ou telle société au nom de critères universels, et de l'autre, abandonnent ces critères pour dévaluer cette société au moyen du relativisme culturel. (Ellis, 2020: 133) De plus, au nom d'une espèce de « charité » épistémique⁶, la science devrait partager son prestige avec d'autres « savoirs », les superstitions, les croyances spirituelles, les traditions culturelles, les coutumes ancestrales, les expériences de soi subjectives, etc. (Pluckrose et Lindsay 2020: 62) L'idée même de raison subit un procès implacable, associée à l'idée, irrecevable, d'ordre, et donc à la violence. « La torture, c'est la raison », soutenait d'ailleurs Michel Foucault, pour qui domination et rationalité allaient de pair dans l'histoire de l'Occident (Foucault 1994: 395). De plus, pour Foucault, la raison a engendré dans l'histoire des « effets de despotisme » (1994: 433), position qui accrédirait l'idée que la pensée du philosophe s'est enfermée dans une forme de négativisme doublé d'irrationalisme, dressée contre l'héritage des Lumières. (Merquior 1986: 183 ; Roza 2020: 41-65) Le philosophe Roger Scruton a bien cerné où peut conduire cet assaut contre la raison : « la subjectivité, la relativité et l'irrationalisme sont préconisés non pas pour accueillir toutes les opinions, mais précisément pour exclure les opinions de ceux qui croient en de vieilles autorités et en des vérités objectives. » (Scruton 2019: 403) D'où l'étrange attrait chez plusieurs intellectuels du non-sens, prétendument plus libérateur que le sens, car, comme le souligne Scruton à propos des philosophes Slavoj Žižek et Alain Badiou, « [a]ucune attaque raisonnée n'est possible contre une chose qu'on ne peut remettre en question. » (*Ibid.* : 460) À ce compte, la science vaut une entreprise suspecte, voire condamnable, en particulier aux yeux des nouvelles théories identitaires et décoloniales, parce que « [t]out savoir est exclusivement réduit à des enjeux de pouvoir »; la science est ainsi systématiquement dénoncée « du fait des dominations de race, de culture, de

⁵ Ainsi, au sujet des théories « décoloniales », Pierre Iribarne note ce qui suit : « les tenants du courant “décolonial” mettent souvent en avant, à l'appui de leurs théories, le fait que nombre d'acteurs dont ils visent à accompagner les combats adoptent leur cadre de pensée » (Iribarne 2021: 16).

⁶ Le philosophe Gianni Vattimo a proposé de remplacer l'idée de vérité par celle de charité à l'égard de toutes les opinions et les valeurs, voir René Girard et Gianni Vattimo. (2014: 65)

genre », qui seraient à son fondement. (Appel de l'Observatoire: 2021) Il ne peut ainsi y avoir de droite science, mais que de la science engagée au service de la rectitude philosophique et morale de justiciers en chaire, dont les indignations savamment mises en scène et disséminées par les médias sont censées remplacer la démonstration logique fondée sur des preuves.

La recherche de l'utile et du juste plutôt que de la vérité dans l'enseignement supérieur

Une fois la vérité détrônée en science, celle-ci peut d'autant mieux poursuivre d'autres visées, tels l'utile et le juste. Boudon a observé un déplacement de finalité dans les sciences sociales, qui oscillent entre une conception sceptique et une vision absolutiste du juste et du vrai (Boudon 2013a: 292). Les doctrines utilitaristes et l'économisme du capitalisme, promu par les sciences économiques et de la gestion, ont certes concouru à mettre l'utile au centre de la recherche, mais plus encore les théories postmodernes et leurs rejets, pour lesquels derrière toute connaissance se cache un intérêt⁷. De plus, ces théories ont soutenu que la validité de tout récit se mesure par ses effets dans l'ordre du discours et la société ; tout savoir ne vaut ainsi que par son effectivité langagière et sociale. Les administrations universitaires et les organismes subventionnaires de la recherche ont avalisé cette évolution, notamment en Amérique du Nord, en incitant les chercheurs à mousser les « retombées sociales » de leurs travaux. L'université contemporaine elle-même est devenue *multiversité*, simple organisation de moyens sans unité substantielle, pressée de servir l'État, l'industrie et les groupes influents de la société. (Kerk 1967) De plus, dans la multiversité nord-américaine, la liberté de l'enseignement et de la recherche tend à se confondre avec la liberté d'expression, comme si la première liberté, de même nature que l'autre, ne procédait que du droit subjectif à exprimer son opinion. (Wallach Scott 2019: 111-123)

Cependant, c'est surtout par la primauté accordée à la recherche du juste, sous la forme absolue de la justice intégrale, sociale ou réparatrice, que le prophétisme s'est insinué dans le monde universitaire. Les sciences sociales et la philosophie ont ainsi pris un tournant normatif considérable (Gerring et Yesnowitz 2006), appuyé de théories spéculatives élaborées par des éthiciens, des spécialistes de la justice, de la « rectitude morale », de la discrimination, de la domination, du pluralisme, du « vivre-ensemble » et de la citoyenneté. Elles ont ainsi statué sur l'acceptabilité des comportements

⁷ Comme l'écrit Boudon : « Les sociologues, les psychologues et les philosophes-vedettes des années 1970-1980, ceux qu'Internet réunit désormais sous le drapeau de la French theory ont en commun d'avoir brodé à la suite des “maîtres du soupçon”, Marx, Nietzsche et Freud, sur l'idée que l'utile serait toujours la vérité cachée du vrai. » (Boudon 2013b: 335)

humains, des institutions et des lois, comme des pensées les plus intimes, jugés à l'aune de valeurs cardinales — liberté, égalité, dignité, respect de soi —, pour la sanction desquelles ils édictent les infractions et les peines, relayées par les bureaucraties étatiques et universitaires. D'ailleurs, les éthiciens et les ingénieurs sociaux semblent ne voir aucune limite à leur ambition de tout juger, de tout homologuer de leur parole certificatrice ou rectificatrice.

On reconnaît là toute l'ambiguïté du projet de la critique, né pourtant des Lumières, dont l'université contemporaine se croit le temple, d'où elle juge, en tribunal suprême, de tout, intra et extra-muros. L'historien des idées Reinhardt Koselleck avait déjà souligné que ce projet puisait dans l'élévation de la loi morale, révélée par la philosophie, en mesure « du Vice et de la Vertu ». Cette loi morale de conviction logée dans le for intérieur se distinguerait de la loi divine et de la loi civile et serait même appelée à exercer une censure privée sur tout un chacun. (Koselleck 1979: 44)

Le philosophe Emmanuel Kant lui-même ne cachait pas que la philosophie « pourrait bien avoir aussi son millénarisme », en révélant « le plan caché de la nature pour produire une constitution politique parfaite », un « dessein suprême de la nature » qui conduirait à l'établissement d'« un *État cosmopolitique universel* » (Kant 2021: 83 et 86). La réduction contemporaine de la science en entreprise de conviction critique et l'espérance d'une perfection politique réalisable dans le monde pavent ainsi la voie à deux penchants caractéristiques du prophétisme : le moralisme et l'attente du salut⁸. Une bonne partie des sciences sociales et de la philosophie s'évertue à nommer le mal — souvent sans utiliser ce terme —, à le cataloguer et à l'attacher à quelque cause endémique, lui qui, à tout instant, menace de ressurgir, comme un ennemi diaboliquement invisible. La légitimité, la force rhétorique et la notoriété de la science « critique » s'augmentent dès lors de sa capacité à épouser le sort et la souffrance de tous les exclus, les opprimés, les damnés de la terre, comme jadis Jésus de Nazareth faisait « un avec les exclus » de Galilée. (Pagola 2019: 195) Quant à l'attente du salut, elle épouse les figures exaltantes de l'émancipation et de l'avènement d'une démocratie expurgée de tout préjugé ou phobie condamnable, sans exclusion aucune, que promettent des théories profanes ou même religieuses, comme la théologie de la libération.

Or, religion et éthique forment deux vases communicants, comme le soutint une figure marquante du *Social Gospel* aux États-Unis, le théologien Walter Rauschenbusch, également grand-père du philosophe Richard Rorty : « Les prophètes furent les hérauts de cette vérité fondamentale, à savoir que la religion et l'éthique sont inséparables, et que la conduite éthique constitue

⁸ Voir « Introduction aux prophètes », École biblique de Jérusalem (1998 : 1266-1268).

l'acte religieux suprême et suffisant⁹. » La parole critique prophétique révèle au monde l'ampleur des maux qui ravagent l'humanité, prisonnière de l'exploitation, du sexisme, du racisme, du colonialisme, de l'impérialisme, du spécisme et de phobies hideuses ; elle fustige tous ces maux, réveille les consciences endormies ou réfugiées dans un silence coupable, appelle les impénitents au redressement moral et offre le spectacle ostentatoire d'une rectitude morale distribuant les blâmes et les anathèmes. Aux éveillés, aux éclairés, aux cœurs purs, aux âmes ouvertes et contrites, elle tend aussi des promesses de salut réalisables ici-bas, que fait miroiter l'attente d'une grâce particulière, la « grâce de la repentance sociale¹⁰ », comme l'annonçait Rauschenbusch dans l'une de ses oraisons en 1909. En 1917, celui-ci affirmait que « [l]a prophétie authentique jaillit là où l'expérience religieuse fervente se joint avec l'esprit démocratique, un fort sentiment social et la parole libre. » Force « dangereuse et perturbatrice », la prophétie devait revivifier la démocratie américaine, la délivrer des fléaux de la guerre, de la peine capitale, de l'esclavage, en tablant sur l'ardeur spirituelle de l'évangile social, qui compte assurément la prophétie parmi « les forces permanentes de la rédemption. » (Rauschenbusch 1997: 195-196) Près d'un siècle plus tard, un linguiste américain voyait dans la vague d'antiracisme qui déferlait dans les campus étatsuniens sous la bannière du *wokisme* la marque d'une nouvelle forme de pentecôtisme, possédant les traits caractéristiques d'une véritable religion : le sentiment de l'élection personnelle, un clergé, une vision du péché originel, une mission évangélique, un sens mortifiant de l'apocalypse et la hantise des hérétiques. (McWhorther 2021: 23-60) En fait, le débat sur l'origine et la nature religieuses du wokisme et de mouvements apparentés est bien engagé aux États-Unis. On a même parlé de *wokestantisme*. (Moos 2020: 32-37) Du reste, chez certains intellectuels américains, les prophètes fournissent « l'aliment par excellence » de concepts centraux de leurs théories¹¹. Le ministère prophétique que se donnent des intellectuels engagés n'est sans doute pas propre aux sociétés protestantes. La théologie catholique a célébré le nouveau « style prophétique » annoncé par Jean XXIII, qui a demandé « aux chrétiens de dépasser un prophétisme de paroles et de transformer la société par une présence active aux institutions. » (Grand-Maison, 1965 : 62) Il y a assurément matière à enquête, mais cela dépasse le cadre du présent article.

⁹ W. Rauschenbush, *Christianity and the Social crisis*, 1907, cité dans Bottum (2014: 55).

¹⁰ Tiré de *For God and the People : Prayers of the Social Awakening*, cité dans Bottum (2014: 56).

¹¹ Comme le remarque le critique Nicolas Weill à-propos de l'œuvre de Michael Walzer (Weill 2004).

Conclusion

Selon Spinoza, la philosophie moderne a pour projet de se séparer de la théologie, si bien que celle-là doit s'émanciper de la prophétie en fondant la connaissance sur des idées claires universellement partageables par la raison humaine et non sur les visions des prophètes, ce qui ne lui interdit certes pas d'interroger le sens et la nature de ces visions. (Spinoza 2019: 64, 114-115) Pour Voltaire, un philosophe cesse de l'être, s'il fait le prophète¹². Plus d'un siècle après les avertissements de Max Weber contre les corruptions de la chaire, on a l'impression que si les religions séculières ou politiques comme le marxisme ont perdu de leur ascendant sur l'éducation supérieure dans les démocraties libérales, les attentes prophétiques de notre temps, nourries par la promesse mondaine de rédemption sociale, ont continué d'y inspirer, sous des formes sans cesse renaissantes, le prône des chaires universitaires. On peut craindre, comme naguère Aron, le glissement des sciences sociales « de la connaissance positive à la mythologie » ; mais comme l'observe Aron lui-même, « beaucoup de régimes ne souhaitent pas empêcher ce glissement. » (1963: 21) On peut aussi redouter bien des atteintes à la liberté d'enseignement et d'expression, ainsi qu'un détournement de l'éducation supérieure de sa véritable mission.

Bibliographie

Ouvrages

- Aron, R. 1963 « Introduction ». In *Le savant et le politique*. M. Weber. Paris : Union générale d'édition.
- Aron, R. 1967. *Les étapes de la pensée sociologique*. Paris : Gallimard.
- Bottum, J. 2014. *An anxious Age*. New York : Image.
- Boudon, R. 2013a. *Croire et savoir*. Paris : Presses universitaires de France.
- École biblique de Jérusalem. 1998. *La Bible de Jérusalem*. Paris : Cerf, 1998.
- Ellis, J. M. 2020. *The Breakdown of Higher Education*. New York, Encounter.
- Foucault, M. 1994. *Dits et écrits, 1954-1988*, vol. III, 1976-1979. Paris : Gallimard.
- Girard, R. et G. Vattimo. 2014. *Christianisme et Modernité*. Paris : Flammarion.
- Grand'Maison, J. 1965. *Crise de prophétisme*. Montréal, L'Action catholique canadienne.

¹² « Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu, car dès lors il eût cessé d'être philosophe, et il eût fait le prophète. » *Lettres philosophiques*, 25^e lettre (Voltaire 1962: 61).

- Kant, E. 2021. *Opuscules sur l'histoire*. Paris : Flammarion.
- Kerk, C. 1967. *Métamorphoses de l'université*. Paris : éditions Économie et humanisme/Les éditions ouvrières.
- Kolakowski, L. 2008. *Main currents of Marxism*. New York : W.W. Norton.
- Koselleck, R. 1979. *Le règne de la critique*. Paris : éditions de Minuit.
- Lyotard, J.-F. 1979. *La condition postmoderne*. Paris : éditions de Minuit, 1979.
- McWorther, J. 2021. *Woke Racism*. New York : Penguin.
- Merquior, J.-G. 1986. *Foucault ou le nihilisme de la chaire*. Paris : Presses universitaires de France.
- Pagola, J. A. 2019. *Jésus, Approche historique*. Paris : Cerf.
- Pétrarque. 1999. *La vie solitaire*. Paris : Payot & Rivages.
- Pluckrose, H. et J. Lindsay. 2020. *Cynical Theories*. Durham : Pitchstone Publishing.
- Rauschenbush, W. A. 1997 (première impression 1917). *Theology for the Social Gospel*. New York : MacMillan Company.
- Roza, S. 2020. *La gauche contre les lumières ?* Paris : Fayard.
- Scruton, R. 2019. *L'erreur et l'orgueil*. Paris : éditions du Toucan.
- Spinoza, B. 2019. *Traité des autorités théologique et politique*. Paris : Gallimard.
- Strauss, L. 1986. *Droit naturel et histoire*. Paris : Flammarion.
- Voltaire, 1962. *Lettres philosophiques*. Paris : Garnier Flammarion.
- Wallach Scott, J. 2019. *Knowledge, Power, and Academic Freedom*. New York: Columbia University Press.
- Weber, M. 1963. *Le savant et le politique*. Paris : Union générale d'éditions.
- Weber, M. 1967. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.
- Weber, M. 2010. *Le judaïsme antique*. Paris : Flammarion.
- Weber, M. 2013. *Sociologie de la religion*. Paris : Flammarion.

Articles

- Boudon, R. 2003b. Les sciences sociales et les deux relativismes. *Revue européenne des sciences sociales*, 41(126) : 17-33.
- Boudon, R. 2013c. La science aux sources de faux savoirs dans l'espace public. *L'Année sociologique*, 63(2) : 307-341.
- Gerring et J. et O. Yesnowitz. 2006. A Normative Turn in Political Science? *Polity*, 38(1): 01-133.

Moos, O. 2020. The Great Awakening. Réveil militant, justice sociale et religion. *Relioscope*, 43. https://religion.info/pdf/2020_12_Moos_Wokisme.pdf

Articles dans les médias

Appel de l'Observatoire du décolonialisme et des idéologies identitaires. 2021. *Le Point*, 14 janvier, 2526 ; 30. https://www.lepoint.fr/politique/appel-de-l-observatoire-du-decolonialisme-et-des-ideologies-identitaires-13-01-2021-2409523_20.php

Garrigou, A. 2021. Retour sur la neutralité axiologique à l'université. *Le Monde diplomatique*, 14 juillet. <https://blog.mondediplo.net/retour-sur-la-neutralite-axiologique>

Iribarne, P. 2021. Les recherches « décoloniales » relèvent-elles de la science ? *Le Figaro*, 31 août ; 16. <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/philippe-d-iribarne-les-recherches-decoloniales-relevant-elles-de-la-science-20210830>

Weill, N. 2004. « La gauche de Michael Walzer ». *Le Devoir*, 13 novembre. <https://www.ledevoir.com/lire/68417/la-gauche-de-michael-walzer>.